

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 11 (1981)
Heft: 2

Rubrik: Nouvelle inédite de Myriam Champigny : midi juste

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Midi juste

Nouvelle inédite de Myriam Champigny

Sa belle-fille Clara était moins bavarde que n'avait été sa femme. Mais quand même, le dimanche soir, lorsque ses enfants repartaient, il avait l'impression que les paroles continuaient à lui papillonner dans la tête. Ça passait au bout d'un moment. Il cherchait les affaires que Clara avait rangées dans le placard et les ressortait l'une après l'autre: le sucrier, la moutarde, la cafetière, sa serviette de table. Il aimait bien les avoir là, à portée. Et puis il y avait le plaisir de voir Gamin remonter prudemment de la cave, après le départ des envahisseurs. Le dimanche soir, lorsque René, Clara et le chien étaient enfin repartis, Victor était fatigué, il n'avait pas faim. Et de toutes façons, il y avait à manger pour tout un régiment, s'il avait voulu souper. Mais il préférait se coucher tout de suite. Clara arrivait toujours avec des marmites pleines: des gratins, des sauces, des gâteaux. Même des salades déjà épluchées. Elle lui disait: «Ça vous fera votre semaine.» Elle lui expli-

quait comment réchauffer. Au four ou au bain-marie. Bain-marie, ça lui rappelait désagréablement sa femme qui se vantait d'avoir fait ceci ou cela au bain-marie. Et puis surtout elle s'appelait Marie.

Marie ne lui manquait plus depuis qu'il avait Gamin. Il était tellement brave, ce chat. Ils s'entendaient vraiment bien, les deux. Le soir, ils se couchaient au même moment, Gamin sur l'oreiller de Marie, à faire son ronron dans l'oreille de Victor. Le matin, quand Victor se levait, le chat se réveillait, bâillait, s'étirait, en même temps que lui. Pendant que l'eau chauffait, Gamin, perché sur la table, tournait autour de la cafetière. L'un buvait son lait pendant que l'autre buvait son café. Ils écoutaient un peu la radio, les nouvelles, la météo. Et puis ils mettaient le nez dehors, côte à côte, sur le seuil. L'hiver, ils rentraient aussitôt. Au printemps, ils s'attardaient un peu, ils faisaient un tour de jardin. Gamin aiguillait ses griffes sur

le rosier blanc, creusait longuement un trou, puis un autre, pour s'y accroupir. Victor attendait qu'il ait fini. Plus tard, dans la matinée, quand Victor faisait un brin de ménage, Gamin l'aidait, il jouait avec la balai, il s'agrippait au torchon à poussière.

Les chats, ce qu'ils ont de bien, pensait Victor, c'est qu'ils ne parlent pas. Il aimait bien les paroles à la radio mais pas autrement. Sans doute parce qu'il venait d'une famille où on n'avait pas eu l'habitude de causer. Le père ne disait jamais un mot, sauf quand il gueulait, mais ce n'était pas souvent. La mère — pourtant c'était une femme — eh bien elle ne disait pas grand-chose non plus. Parfois ses lèvres bougeaient, elle se parlait à elle-même. Quand Victor était petit, il tendait l'oreille, il essayait de lire sur les lèvres de sa mère. Il lui demandait: «Qu'est-ce que tu dis, Maman?» Elle répondait toujours qu'elle ne disait rien. Pierre, le frère aîné de Victor, n'ouvrait pas souvent la bouche non plus. Quelque fois il souriait comme s'il écoutait quelque chose. Comme quand quelqu'un vous raconte quelque chose de drôle. Là aussi, Victor demandait à son frère: «Pourquoi du rigoles?» Mais c'était comme avec sa mère, Pierre répondait qu'il ne rigolait pas. Le reste du temps, le jeune homme

Offre spéciale

	Une semaine	Deux semaines	Trois semaines	
Costa del sol	669.—	865.—	1061.—	M
Canaries	620.—	725.—	830.—	H
Tunisie	440.—	520.—	600.—	H
Algarve	791.—	854.—	917.—	A
Israël	736.—	circuit	1690.—	K
Majorque	295.—	395.—	495.—	H
Agadir	745.—	850.—	955.—	A

Pour tous renseignements:



ORGANISATION INTERNATIONALE DE VOYAGES

17, rue Chantepoulet ☎ 31 71 74 1201 GENÈVE

SOCIÉTÉ ROMANDE POUR LA LUTTE CONTRE LES EFFETS DE LA SURDITÉ

Son but: renseigner et défendre les intérêts des durs d'ouïe de manière non lucrative

Son action: amicales des durs d'ouïe, revue «Aux écoutes», cours de lecture labiale, centrale d'appareils acoustiques dépositaires de la plupart des marques et modèles.

Conseils, essais, comparaisons, service après-vente gratuit, pas d'obligation d'achat, consultations sur rendez-vous.

Lausanne : rue Pichard 9 (021) 22 81 91
Genève : rue de Rive 8 (022) 21 28 14
Neuchâtel : rue Saint-Honoré 2 (038) 24 10 20
Sion : avenue de la Gare 21 (027) 22 70 58
Fribourg : rue Saint-Pierre 26 (037) 22 36 73



HOTEL

Montreux
**RÉSIDENCE
BELMONT**

avec personnel para-médical dévoué et médecin responsable. Idéal pour séjour toutes durées. Vue panoramique sur lac et Alpes. Régimes et service en chambre sans supplément. Pension complète: Fr. 67.— à Fr. 97.—. Nouveau: professeur de gymnastique, sauna, massage. Maison reconnue par la Fédération vaudoise des caisses-maladie. 31, avenue de Belmont, tél. (021) 61 44 31.

avait l'air fâché, les lèvres serrées, les sourcils froncés. Il n'y a qu'une seule fois où Pierre avait beaucoup parlé. Comme s'il voulait rattraper le temps perdu. Il avait parlé politique, dit que le monde était foutu, que les hommes étaient fous, qu'ils ne se rendaient pas du tout compte. Que, de toutes façons, pour un ou deux types convenables, il y avait au moins mille salopards. Cette idée avait fait peur à Victor. Son frère avait l'air tout énervé, il avait bu plusieurs verres de goutte. Et puis il s'était fait du café, à passé dix heures du soir. Il l'avait pas mal arrosé et sa mère lui répétait: «Allons, ça suffit comme ça Pierrot, va donc au lit.» Mais lui, il continuait à parler. Il était très rouge et agité. Après le café, il avait sorti un pot de confiture et avait mangé à même le pot. Il avait mangé au moins la moitié du pot, comme ça, sans pain, et la mère n'avait rien dit. Ensuite, il était redevenu silencieux, comme d'habitude, et tout le monde était monté se coucher.

Le lendemain matin, on l'a trouvé pendu au grenier.

Ce qu'il avait de bien, aussi, Gamin, c'est qu'il ne rappelait que des bons souvenirs à Victor. Tous les autres, quand il pensait à eux, ça lui rappelait des choses tristes: le suicide de Pierre, la longue maladie de sa mère, l'acci-

dent de son père. Tous les trois avaient mal fini. Quant à Marie, il n'aimait pas l'évoquer non plus. Au début, elle avait été gentille, comme épouse. Elle était gaie, elle le distrairait bien. Elle était travailleuse, aussi, et Victor ne pouvait pas se plaindre. Et puis, petit à petit, elle était devenue criarde. Elle râlait, elle lui faisait des reproches, elle l'asticotait. Fais ceci, ne fais pas cela, quand je pense que, moi qui croyais que... Elle n'en finissait pas. Quand elle est partie, Victor s'était trouvé tout perdu. Mais, en même temps, soulagé. Il pouvait rentrer avec ses souliers crottés sans que personne ne lui dise rien. Il vivait à son idée. La maison était bien un peu vide mais au moins, c'était calme. Il mettait la radio et ça lui tenait compagnie. Ce n'était pas très gai mais ça allait. Il n'y avait que le soir où il ressentait sa solitude dans le grand lit. Surtout quand il éteignait la lumière, il se trouvait très seul dans le noir et le silence. Il allongeait un bras, une jambe, et ne rencontrait que le drap froid et lisse. Il avait de la peine à s'endormir. Il se forçait à penser au plus mauvais moment de sa vie avec Marie pour que les larmes ne lui montent pas aux yeux. Quelquefois, il rallumait le poste et finalement il s'endormait, bercé par la voix de celle qui présentait le pro-

gramme de dix heures à minuit. Elle avait un joli rire, cette Francine, elle devait être toute jeune. Il pensait que ses parents avaient bien de la chance d'avoir une fille comme elle. Parce que lui et Marie, ils n'avaient pas été gâtés, avec René. Il leur avait donné beaucoup de souci. Et cette Clara, on ne savait pas ce qu'il lui avait trouvé, pour vouloir se marier avec. Elle avait dix ans de plus que lui. Elle babillait au lieu de travailler. Elle était dépensière, elle était tout le temps à s'acheter de nouveaux habits qu'elle ne mettait même pas. Elle achetait des tas de choses inutiles pour le ménage, des appareils qui restaient dans le placard, même pas déballés. La seule chose qu'il fallait lui reconnaître, elle faisait très bien la cuisine. D'ailleurs, il n'y avait qu'à les voir, ces deux. Ils s'étaient laissés grossir, quelque chose de pas possible. Ils étaient gras comme des cochons, et leur chien Faraud aussi. Enfin, ça les regardait. Mais quand ils arrivaient (en général le dernier dimanche du mois) avec toute leur bouffe, Victor, ça le dégoûtait presque. Evidemment, il n'allait pas le leur dire, surtout que Clara avait l'air tellement content en apportant tous ses plats cuisinés, en lui disant: «Regardez, Grand-Père, vous en aurez pour toute la semaine.» A chaque fois,

La solution de l'alimentation des personnes âgées: Régéthermic.



Dans nombre de communes et institutions sociales, notre système de repas Régéthermic fait ses preuves depuis des années. Outre une alimentation saine, ce système apporte aux personnes âgées beaucoup de joie et de chaleur humaine. Et tout cela à des conditions très raisonnables.

REGETHERMIC

Au service de l'alimentation des personnes âgées.

Coupon d'information

Veillez me faire parvenir, sans engagement de ma part, votre documentation sur le système de repas Régéthermic.

Nom: _____

Commune/institution: _____

Adresse: _____

Prière d'envoyer à TERION SA,
Systèmes gastrotechniques.
Rietstrasse 37, 8702 Zollikon, Tél. 01/65 45 70

elle lui disait cette même phrase. Et puis, elle ajoutait, «C'est sain, ça, au moins, ça vous fortifie plus que votre pain et votre fromage.» Pourquoi est-ce qu'elle l'appelait «Grand-Père»? Ils n'avaient pas d'enfants, il n'y avait aucune raison de l'appeler Grand-Père.

Bien sûr, au début, Marie lui avait quand même manqué. Mais au bout de quelque temps, ça lui avait passé. Et puis, surtout, Gamin était apparu. Un petit chat gris avec des rayures noires sur le dos et des jolis dessins sur les flancs. Il avait sauté sur le rebord de la fenêtre et il avait gratté la vitre avec la patte droite. Victor ne lui avait pas ouvert tout de suite. Il avait continué à regarder le minet et le minet avait continué à le regarder et à gratter la vitre, d'une patte, puis de l'autre. Au bout d'un moment, Victor s'était laissé avoir.

Après tout, puisque Marie n'était plus là (elle n'aimait pas les chats) il pouvait bien faire ce qu'il voulait. S'il avait envie d'ouvrir la fenêtre, il pouvait bien l'ouvrir. Surtout que le petit chat continuait à lui faire des signes derrière la vitre. «Allez, entre, gamin.» Le chaton était entré, s'était tout de suite trouvé chez lui. Il avait mangé puis était allé faire sa toilette sur la petite chaise basse où Marie s'asseyait pour faire ses accommodages.

Ils s'étaient si bien habitués l'un à l'autre dès le premier instant que Victor avait eu peur que Gamin ne reparte. Mais Gamin n'était pas reparti. C'est à peine s'il sortait faire un tour. Il avait l'air de se trouver tellement bien là, ça faisait plaisir à voir. Ils prenaient leurs repas ensemble, Gamin assis sur la table, à côté de l'assiette de Victor. Ils mangeaient presque la même chose. Depuis l'arrivée du chat, Victor faisait davantage de cuisine: il faisait cuire des pâtes, y ajoutait un bon bout de beurre. Gamin aimait ça. Il allait plus souvent à la boucherie. Il ne disait pas à la bouchère qu'il avait adopté un chat parce qu'elle aurait fait des commentaires, elle aurait dit: «Ça vous fait une compagnie, maintenant que vous êtes tout seul.» Au village, on devait bien se douter que Marie était partie pour de bon — depuis le temps! Mais on n'osait pas lui poser de questions. Il achetait trois, quatre cents grammes de ragoût ou un peu de saucisse à rôtir, et il faisait cuire ça tant bien que mal. Pendant que la viande mijotait, Gamin ronronnait sur la table, se frottait à lui puis se dressait, lui mettait les pattes sur les épaules. Parfois, il miaulait mais aucun son ne sortait de son petit museau entrouvert. Victor lui parlait de temps à autre

parce qu'il lui semblait que ça plaisait au chat. C'était toujours un peu les mêmes phrases: «Alors, t'es content Gamin?» ou bien «T'as faim, Gamin? Attends on va manger dans un petit moment.» Et le soir, il lui disait «Allez, tu viens, on se couche.» Le chat comprenait, il sautait sur le lit et il se mettait en rond sur l'oreiller de Marie. C'était leur meilleur moment. Gamin ronronnait et souvent Victor oubliait d'écouter Francine. Il allongeait la main et rencontra la fourrure chaude, plus douce qu'une chevelure de femme. Le chat lui enfonçait très doucement les griffes dans la paume de la main, en guise de bonsoir. Ils s'endormaient ainsi.

Depuis l'arrivée de Gamin, Victor ne remâchait plus tous ses vieux sujets de tristesse et d'amertume. Il n'y pensait presque plus. Ou alors, si des idées noires lui venaient, il s'adressait au chat: «Tu t'en fous, toi, hein Gamin?» et ça le calmait, il arrivait presque à s'en foutre, lui aussi. Il remplaçait les mauvais souvenirs par d'autres, des bons. Il aimait surtout revivre le moment où le petit inconnu était apparu derrière la vitre. Il essayait de se rappeler tous les détails. Il s'en voulait de n'avoir pas ouvert la fenêtre tout de suite. Il s'en voulait de ne lui avoir offert, le premier jour, que du pain trempé dans du lait. Le chaton avait si faim qu'il avait tout dévoré, bien sûr, mais le pain trempé, ça gonfle, ce n'est pas bien sain. Les chats, c'est carnivore, il n'y a qu'à voir leurs dents. Les petites canines, toutes fines, toutes blanches, du chaton, avaient été remplacées par d'autres, des vrais

crocs de bête sauvage. Victor en était fier. Il s'amusait parfois à lui donner un gros morceau de viande crue pour le voir la maintenir en place avec sa patte et la déchiqueter. Puis il s'amusait à la lui enlever une seconde et le fauve grondait, il fallait voir!

Ça faisait maintenant cinq ans qu'ils vivaient ensemble, lui et Gamin. Il était magnifique, comme chat. Le poil bien brillant. Costaud, mais pas gras. Et puis de ces yeux! Oui, c'était une belle et bonne bête. C'est Victor qui, quelquefois, n'était pas gentil. Quand Gamin se frottait trop longuement à ses chevilles, ça finissait par l'énervier et il le repoussait du pied, il l'envoyait valser à travers la cuisine. Après, il regrettait, il avait honte. Surtout si le chat avait l'air effrayé et allait se cacher sous un meuble. Ou bien quand il filait dehors. Victor se faisait des reproches, sortait pour l'appeler. Et si Gamin ne réapparaissait pas aussitôt, Victor se tourmentait. Il tournait en rond dans la cuisine, éteignait la radio, ressortait plusieurs fois, le cherchait partout. A voix basse, il lui demandait pardon. Ça, c'était justement une des choses que Marie lui reprochait. Qu'il n'était pas capable de s'excuser. Et c'était vrai. Victor n'avait jamais demandé pardon à personne. C'était plus fort que lui, c'était des mots qu'il n'avait jamais su prononcer. Sauf avec Gamin. Quand il avait eu un mouvement d'impatience, il le regrettait à tel point que des larmes de rage lui venaient et il se traitait de salaud. Et puis quand le chat revenait, queue en l'air, tout confiant, Victor le prenait



Dessin de Lidia Giedroyc.

dans les bras. Il lui disait: «T'es mon gamin, toi» et la joie le submergeait. Victor essayait de ne pas penser à l'avenir. Quand il mourrait, qui est-ce qui s'occuperait du chat? Il n'était pas question de le confier à René. D'abord parce que Gamin avait très peur du chien. Ensuite parce que Clara disait toujours «votre matou», jamais «Gamin» ou même «le chat». On voyait bien qu'elle ne l'aimait pas. Même quand elle faisait semblant de s'y intéresser, quand elle lui gardait des bouts de gras en disant: «Votre matou va se régaler.» Alors, il avait écrit en grosses lettres sur un papier qu'il avait placé bien en vue dans le tiroir du bureau: «S'il m'arrive quelque chose, il faut faire venir le vétérinaire pour qu'il pique mon chat.» Et il avait ajouté: «Je voudrais qu'on l'enterre au pied du rosier blanc.» Un billet de cinquante francs était agrafé à la feuille. C'est le dernier dimanche de mai. La visite mensuelle de ses enfants est pour aujourd'hui. Victor, qui la redoute, s'assombrit, s'énervé. Il essaye de mettre un peu d'ordre, il refait le lit et secoue l'oreiller où Gamin s'est installé. Surpris en plein sommeil, le chat sursaute, regarde Victor sans le reconnaître, et déguerpit. Tant mieux, il ne sera pas là au moment de l'invasion. Justement les voici qui arrivent, on entend le moteur de la quatre chevaux. Il est midi juste. Victor se réjouit déjà du moment où la voiture redémarrera, en fin de journée. Il donne un petit coup de torchon à la table de la cuisine et met l'assiette de Gamin dans l'évier. Sinon, ces deux gestes, ce sera Clara qui les fera. Il entrouvre la fenêtre. Sinon Clara dira: «Ça sent le renfermé, par ici» et elle ira l'ouvrir elle-même.

La voiture s'est arrêtée il y a deux ou trois minutes déjà. Le vieux sort dans la cour. Il voit son fils qui tient le chat par la peau du dos. La tête pend, inerte. De la gueule ouverte, du sang coule et René tient la bête à bout de bras pour que le sang ne tache pas son costume, Faraud gambade, très intéressé.

— On n'a pas eu le temps de le voir, cet imbécile, dit René.

— Vous en faites pas, Grand-Père, dit Clara. Il a eu une belle mort, votre matou. Il n'a pas su ce qui lui arrivait.

— Et puis il a eu une belle vie aussi, ajoute René. Bien des gens auraient voulu être à sa place!

Les bras encombrés de plats et de marmites, Clara essaye d'ouvrir la porte de la cuisine:

— Pose donc ce chat, René, et viens m'aider, dit-elle.

M. C.



Bibliographie

Maurice Métral, **Les Loups parmi nous**, Editions de la Matze, Sion.

Réquisitoires terribles. Tous les abus de notre société au travers d'une rue. Biopsie du monde occidental. Paradis ou goulag?

Une succession de vérités et d'évidences qui provoquent, hurlent. La déshumanisation de l'Homme par l'économie, la politique, la démagogie, l'hypocrisie, l'égoïsme. Tout y passe: de la fillette violée aux bébés vivants arrachés du sein de leur mère et vendus à des laboratoires pour servir de cobayes... Les crimes officialisés... Les consciences décimées. Le Veau d'Or dans l'Eglise. L'intoxication chimique par le phénomène de l'accoutumance. La prostitution. Les orgies d'un monde contre-nature. Les masques... Et tout ça, horreurs et monstruosité pour mourir *civilisés*...

Une série de confessions de gens s'étant coudoyés dans une même rue avec, comme fil conducteur, la présence d'une *âme*...

Jamais Maurice Métral ne s'est engagé avec un tel courage pour défendre ce qui reste de l'Homme...

Le Saint-Gothard. Karl Lüond, Karl Iten, André Chamot, Editions Ringier, 8001 Zurich.

Voici terminé l'un des plus grands ouvrages de notre siècle, le tunnel routier du Saint-Gothard. Cette grandiose réalisation du génie civil — et du génie humain — a nécessité dix ans de planification et dix ans de travaux, de 1970 à 1980, près de trois quarts de milliards de francs, plus de neuf millions d'heures de travail, la collaboration de milliers de mineurs, ingénieurs, techniciens, mécaniciens et manœuvres. Ce fut un dur labeur, effectué dans le bruit, la poussière, la boue, la puanteur des galeries et les émanations gazeuses des explosions. Mais les automobilistes ne s'en soucient guère lorsqu'ils traversent, à 80 kilomètres à l'heure, ce tunnel de 16,918 kilomètres surveillé de bout en bout par des caméras électroniques. Le Saint-Gothard est-il maudit? 177 travailleurs y ont trouvé la mort, 700 sont devenus invalides et des milliers d'ouvriers et de manœuvres y

ont contracté des maladies dont ils ont souffert jusqu'à la fin de leurs jours. Pour compléter cette histoire illustrée du Saint-Gothard, de l'époque romaine aux temps modernes, Karl Iten a réalisé une brochure touristique de 32 pages, illustrée de cartes détaillées.

Edouard Reichenbach: **La Toquade**, Editions la Matze, Sion.

Edouard Reichenbach aborde ici, avec beaucoup d'humour et de tendresse, le problème d'une confrontation raciale dans un village vaudois.

En vrai terrien qu'il est devenu, par une inclination qui remonte à son enfance, notre jeune écrivain affectionne les situations concrètes d'où se dégagent naturellement, sans effort apparent, certaines vérités plus éclairantes que les théories des abstrakteurs à la mode du jour.

Simone Oppliger, **«Quand nous étions Horlogers»**, Editions Payot Lausanne.

Reporter-photographe au long cours, Simone Oppliger est allée retrouver son pays jurassien. Le regarde comme elle le regardait enfant. Le découvre changé. A Renan, au Locle, à Sonviller. Qu'est-il arrivé? L'incertitude du lendemain, qui toujours a été le sort des horlogers, est devenue pesante. Angoisse de voir disparaître le métier. Ouvriers et patrons sont d'accord là-dessus. Simone Oppliger les fait raconter. Sa façon d'aller au cœur des choses et des gens donne à ce livre un accent qui ne trompe pas: celui du vrai.

Telle est l'opinion de l'éditeur. Voici celle d'«Aînés»: «Quand nous étions Horlogers» est un grand reportage, passionnant, d'une vérité criante, d'une grande tendresse aussi. Aucun Jurassien ne peut demeurer insensible devant un tel témoignage. L'ambiance si particulière de ce pays jurassien est admirablement rendue par la photo et par le texte. Un grand reportage, vraiment. C'est de l'art-vérité.

Ivo Bertini, **La Cuisine au Temps jadis**, Editions de la Matze, Sion

Ivo Bertini a consacré de nombreuses années à recueillir une soixantaine de recettes culinaires aujourd'hui oubliées. Plats d'antan qui mijotaient dans l'âtre, cuisine naturelle oh! combien différente de la cuisine sophistiquée d'aujourd'hui, l'auteur nous incite à retrouver les joies culinaires de jadis. Recettes à la portée, évidemment, de tout un chacun.